

Je dirai plus : quand cette proposition serait tout à fait condamnable en sa bouche, elle mériterait quelque grâce, et pour l'éclat que la nouveauté de l'invention a fait au théâtre, et pour l'embarras surprenant où elle jette les princes, et pour l'effet qu'elle produit dans le reste de la pièce qu'elle conduit à l'action historique. Elle est cause que Séleucus, par dépit, renonce au trône et à la possession de cette princesse; que la reine, le voulant animer contre son frère, n'en peut rien obtenir, et qu'enfin elle se résout par désespoir de les perdre tous deux, plutôt que de se voir sujette de son ennemie.

Elle commence par Séleucus, tant pour suivre l'ordre de l'histoire que parce que, s'il fût demeuré en vie après Antiochus et Rodogune, qu'elle voulait empoisonner publiquement, il les aurait pu venger. Elle ne craint pas la même chose d'Antiochus pour son frère, d'autant qu'elle espère que le poison violent qu'elle lui a préparé fera un effet assez prompt pour le faire mourir avant qu'il ait pu rien savoir de cette autre mort, ou du moins avant qu'il l'en puisse convaincre, puisqu'elle a si bien pris son temps pour l'assassiner, que ce parricide n'a pas eu de témoins. J'ai parlé ailleurs de l'adoucissement que j'ai apporté pour empêcher qu'Antiochus n'en commit un en la forçant de prendre le poison qu'elle lui présente, et du peu d'apparence qu'il y avait qu'un moment après qu'elle a expiré presque à sa vue il parlât d'amour et de mariage à Rodogune. Dans l'état où ils rentrent derrière le théâtre, ils peuvent le résoudre quand ils le jugeront à propos. L'action est complète, puisqu'ils sont hors de péril, et la mort de Séleucus m'a exempté de développer le secret du droit d'aînesse entre les deux frères, qui, d'ailleurs, n'eût jamais été croyable, ne pouvant être éclairci que par une bouche en qui l'on n'a pas vu assez de sincérité pour prendre aucune assurance sur son témoignage.

PERSONNAGES.

CLÉOPATRE, reine de Syrie, veuve de Démétrius Nicanor.
 SÉLEUCUS, }
 ANTIOCHUS, } fils de Démétrius et de Cléopâtre.
 RODOGUNE, sœur de Phraates, roi des Parthes.
 TIMAGÈNE, gouverneur des deux princes.
 ORONTE, ambassadeur de Phraates.
 LAONICE, sœur de Timagène, confidente de Cléopâtre.

La scène est à Séleucie, dans le palais royal.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I. — LAONICE, TIMAGÈNE.

LAONICE.

Enfin ce jour pompeux, cet heureux jour nous luit,
 Qui d'un trouble si long doit dissiper la nuit;
 Ce grand jour où l'hymen, étouffant la vengeance,
 Entre le Parthe et nous remet l'intelligence,
 Affranchit sa princesse, et nous fait pour jamais
 Du motif de la guerre un lien de la paix;
 Ce grand jour est venu, mon frère, où notre reine,
 Cessant de plus tenir la couronne incertaine,
 Doit rompre aux yeux de tous son silence obstiné,
 De deux princes gémeaux nous déclarer l'aîné :
 Et l'avantage seul d'un moment de naissance,
 Dont elle a jusqu'ici caché la connaissance,
 Mettant au plus heureux le sceptre dans la main,
 Va faire l'un sujet, et l'autre souverain.
 Mais n'admirez-vous point que cette même reine
 Le donne pour époux à l'objet de sa haine,
 Et n'en doit faire un roi qu'afin de couronner
 Celle que dans les fers elle aimait à gêner ?
 Rodogune, par elle en esclave traitée,
 Par elle se va voir sur le trône montée,
 Puisque celui des deux qu'elle nommera roi
 Lui doit donner la main et recevoir sa foi.

TIMAGÈNE.

Pour le mieux admirer trouvez bon, je vous prie,
 Que j'apprenne de vous les troubles de Syrie.
 J'en ai vu les premiers, et me souviens encor
 Des malheureux succès du grand roi Nicanor,
 Quand, des Parthes vaincus pressant l'adroite fuite,
 Il tomba dans leurs fers au bout de sa poursuite.
 Je n'ai pas oublié que cet événement

Du perfide Tryphon fit le soulèvement.
 Voyant le roi captif, la reine désolée,
 Il crut pouvoir saisir la couronne ébranlée;
 Et le sort, favorable à son lâche attentat,
 Mit d'abord sous ses lois la moitié de l'État.
 La reine, craignant tout de ces nouveaux orages,
 En sut mettre à l'abri ses plus précieux gages;
 Et, pour n'exposer pas l'enfance de ses fils,
 Me les fit chez son frère enlever à Memphis,
 Là, nous n'avons rien su que de la renommée,
 Qui, par un bruit confus diversement semée,
 N'a porté jusqu'à nous ces grands renversements
 Que sous l'obscurité de cent déguisements.

LAONICE.

Sachez donc que Tryphon, après quatre batailles,
 Ayant su nous réduire à ces seules murailles,
 En forma tôt le siège; et, pour comble d'effroi,
 Un faux bruit s'y coula touchant la mort du roi.
 Le peuple épouvanté, qui déjà dans son âme
 Ne suivait qu'à regret les ordres d'une femme,
 Voulut forcer la reine à choisir un époux.
 Que pouvait-elle faire et seule et contre tous?
 Croyant son mari mort, elle épousa son frère.
 L'effet montra soudain ce conseil salutaire.
 Le prince Antiochus, devenu nouveau roi,
 Sembla de tous côtés trainer l'heur avec soi:
 La victoire attachée au progrès de ses armes
 Sur nos fiers ennemis rejeta nos alarmes;
 Et la mort de Tryphon dans un dernier combat,
 Changeant tout notre sort, lui rendit tout l'État,
 Quelque promesse alors qu'il eût faite à la mère
 De remettre ses fils au trône de leur père,
 Il témoigna si peu de la vouloir tenir,
 Qu'elle n'osa jamais les faire revenir.
 Ayant régné sept ans, son ardeur militaire
 Ralluma cette guerre où succomba son frère,
 Il attaqua le Parthe, et se crut assez fort
 Pour en venger sur lui la prison et la mort,
 Jusque dans ses États il lui porta la guerre;
 Il s'y fit partout craindre à l'égal du tonnerre;
 Il lui donna bataille, où mille beaux exploits...

Je vous achèverai le reste une autre fois.
 Un des princes survient.

Elle se veut retirer.

SCÈNE II. — ANTIOCHUS, TIMAGÈNE, LAONICE.

ANTIOCHUS.

Demeurez, Laonice;

Vous pouvez, comme lui, me rendre un bon office.
 Dans l'état où je suis, triste, et plein de souci,
 Si j'espère beaucoup, je crains beaucoup aussi.
 Un seul mot aujourd'hui, maître de ma fortune,
 M'ôte ou donne à jamais le sceptre et Rodogune,
 Et de tous les mortels ce secret révélé
 Me rend le plus content ou le plus désolé.
 Je vois dans le hasard tous les biens que j'espère,
 Et ne puis être heureux sans le malheur d'un frère,
 Mais d'un frère si cher, qu'une sainte amitié
 Fait sur moi de ses maux rejaillir la moitié.
 Donc pour moins hasarder j'aime mieux moins prétendre;
 Et, pour rompre le coup que mon cœur n'ose attendre,
 Lui cédant de deux biens le plus brillant aux yeux,
 M'assurer de celui qui m'est plus précieux.
 Heureux si, sans attendre un fâcheux droit d'aïnesse,
 Pour un trône incertain j'en obtiens la princesse,
 Et puis par ce partage épargner les soupirs
 Qui naîtraient de ma peine ou de ses déplaisirs!
 Va le voir de ma part, Timagène, et lui dire
 Que pour cette beauté je lui cède l'empire;
 Mais porte-lui si haut la douceur de régner,
 Qu'à cet éclat du trône il se laisse gagner;
 Qu'il s'en laisse éblouir jusqu'à ne pas connaître
 A quel prix je consens de l'accepter pour maître.

Timagène s'en va, et le prince continue à parler à Laonice.
 Et vous, en ma faveur, voyez ce cher objet,
 Et tâchez d'abaisser ses yeux sur un sujet
 Qui peut-être aujourd'hui porterait la couronne,
 S'il n'attachait les siens à sa seule personne,
 Et ne la préférerait à cet illustre rang
 Pour qui les plus grands cœurs prodiguent tout leur sang.

Timagène rentre sur le théâtre.

TIMAGÈNE.

Seigneur, le prince vient; et votre amour lui-même
Lui peut sans interprète offrir le diadème.

ANTIOCHUS.

Ah! je tremble; et la peur d'un trop juste refus
Rend ma langue muette et mon esprit confus.

SCÈNE III. — SÉLEUCUS, ANTOCHUS, TIMAGÈNE,
LAONICE.

SÉLEUCUS.

Vous puis-je en confiance expliquer ma pensée?

ANTIOCHUS.

Parlez, notre amitié par ce doute est blessée.

SÉLEUCUS.

Hélas! c'est le malheur que je crains aujourd'hui.
L'égalité, mon frère, en est le ferme appui;
C'en est le fondement, la liaison, le gage;
Et, voyant d'un côté tomber tout l'avantage,
Avec juste raison je crains qu'entre nous deux
L'égalité rompue en rompe les doux nœuds,
Et que ce jour fatal à l'heur de notre vie
Jette sur l'un de nous trop de honte ou d'envie.

ANTIOCHUS.

Comme nous n'avons eu jamais qu'un sentiment,
Cette peur me touchait, mon frère, également;
Mais, si vous le voulez, j'en sais bien le remède.

SÉLEUCUS.

Si je le veux! bien plus, je l'apporte et vous cède
Tout ce que la couronne a de charmant en soi.
Oui, seigneur, car je parle à présent à mon roi,
Pour le trône cédé, cédez-moi Rodogune,
Et je n'envirai point votre haute fortune.
Ainsi notre destin n'aura rien de honteux,
Ainsi notre bonheur n'aura rien de douteux;
Et nous mépriserons ce faible droit d'ainesse,
Vous satisfait du trône, et moi de la princesse.

ANTIOCHUS.

Hélas!

SÉLEUCUS.

Recevez-vous l'offre avec déplaisir?

ANTIOCHUS.

Pouvez-vous nommer offre une ardeur de choisir,
Qui, de la même main qui me cède un empire,
M'arrache un bien plus grand, et le seul où j'aspire?

SÉLEUCUS.

Rodogune?

ANTIOCHUS.

Elle-même; ils en sont les témoins.

SÉLEUCUS.

Quoi! l'estimez-vous tant?

ANTIOCHUS.

Quoi! l'estimez-vous moins?

SÉLEUCUS.

Elle vaut bien un trône, il faut que je le die.

ANTIOCHUS.

Elle vaut à mes yeux tout ce qu'en a l'Asie.

SÉLEUCUS.

Vous l'aimez donc, mon frère?

ANTIOCHUS.

Et vous l'aimez aussi;

C'est là tout mon malheur, c'est là tout mon souci.
J'espérais que l'éclat dont le trône se pare
Toucherait vos désirs plus qu'un objet si rare;
Mais aussi bien qu'à moi son prix vous est connu,
Et dans ce juste choix vous m'avez prévenu.
Ah! déplorable prince!

SÉLEUCUS.

Ah! destin trop contraire!

ANTIOCHUS.

Que ne ferais-je point contre un autre qu'un frère!

SÉLEUCUS.

O mon cher frère! ô nom pour un rival trop doux!

Que ne ferais-je point contre un autre que vous!

ANTIOCHUS.

Où nous vas-tu réduire, amitié fraternelle?

SÉLEUCUS.

Amour, qui doit ici vaincre de vous ou d'elle?

ANTIOCHUS.

L'amour, l'amour doit vaincre, et la triste amitié
Ne doit être à tous deux qu'un objet de pitié.

Un grand cœur cède un trône, et le cède avec gloire:

Cet effort de vertu couronne sa mémoire ;
 Mais, lorsqu'un digne objet a pu nous enflammer,
 Qui le cède est un lâche, et ne sait pas aimer.
 De tous deux Rodogune a charmé le courage ;
 Cessons par trop d'amour de lui faire un outrage :
 Elle doit épouser, non pas vous, non pas moi,
 Mais de moi, mais de vous, quiconque sera roi.
 La couronne entre nous flotte encore incertaine ;
 Mais sans incertitude elle doit être reine :
 Cependant, aveuglés dans notre vain projet,
 Nous la faisons tous deux la femme d'un sujet !
 Régnons ; l'ambition ne peut être que belle,
 Et pour elle quittée, et reprise pour elle ;
 Et ce trône, où tous deux nous osions renoncer,
 Souhaitons-le tous deux, afin de l'y placer :
 C'est dans notre destin le seul conseil à prendre ;
 Nous pouvons nous en plaindre, et nous devons l'attendre.

SÉLEUCUS.

Il faut encor plus faire, il faut qu'en ce grand jour
 Notre amitié triomphe aussi bien que l'amour.
 Ces deux sièges fameux de Thèbes et de Troie,
 Qui mirent l'une en sang, l'autre aux flammes en proie,
 N'eurent pour fondements à leurs maux infinis
 Que ceux que contre nous le sort a réunis.
 Il sème entre nous deux toute la jalousie
 Qui dépeupla la Grèce et saccagea l'Asie ;
 Un même espoir du sceptre est permis à tous deux ;
 Pour la même beauté nous faisons mêmes vœux.
 Thèbes périt pour l'un, Troie a brûlé pour l'autre.
 Tout va choir en ma main ou tomber en la vôtre.
 En vain votre amitié tâchait à partager ;
 Et, si j'ose tout dire, un titre assez léger,
 Un droit d'aïnesse obscur, sur la foi d'une mère,
 Va combler l'un de gloire, et l'autre de misère.
 Que de sujets de plainte en ce double intérêt
 Aura le malheureux contre un si faible arrêt !
 Que de sources de haine ! Hélas ! jugez le reste,
 Craignez-en avec moi l'événement funeste,
 Ou plutôt avec moi faites un digne effort
 Pour armer votre cœur contre un si triste sort.
 Malgré l'éclat du trône et l'amour d'une femme,

Faisons si bien régner l'amitié sur notre âme,
 Qu'étouffant dans leur perte un regret suborneur,
 Dans le bonheur d'un frère on trouve son bonheur.
 Ainsi ce qui jadis perdit Thèbes et Troie
 Dans nos cœurs mieux unis ne versera que joie :
 Ainsi notre amitié, triomphante à son tour,
 Vaincra la jalousie en cédant à l'amour ;
 Et, de notre destin bravant l'ordre barbare,
 Trouvera des douceurs aux mœurs qu'il nous prépare.

ANTIOCHUS.

Le pourrez-vous, mon frère ?

SÉLEUCUS.

Ah ! que vous me pressez !

Je le voudrai du moins, mon frère, et c'est assez ;
 Et ma raison sur moi gardera tant d'empire,
 Que je désavouerais mon cœur s'il en soupire.

ANTIOCHUS.

J'embrasse comme vous ces nobles sentiments.
 Mais allons leur donner le secours des serments,
 Afin qu'étant témoins de l'amitié jurée
 Les dieux contre un tel coup assurent sa durée.

SÉLEUCUS.

Allons, allons l'étreindre au pied de leurs autels
 Par des liens sacrés et des nœuds immortels.

SCÈNE IV. — LAONICE, TIMAGÈNE.

LAONICE.

Peut-on plus dignement mériter la couronne ?

TIMAGÈNE.

Je ne suis point surpris de ce qui vous étonne ;
 Confident de tous deux, prévoyant leur douleur,
 J'ai prévu leur constance et j'ai plaint leur malheur.
 Mais, de grâce, achevez l'histoire commencée.

LAONICE.

Pour la reprendre donc où nous l'avons laissée,
 Les Parthes, au combat par les nôtres forcés,
 Tantôt presque vainqueurs, tantôt presque enfoncés,
 Sur l'une et l'autre armée également heureuse,
 Virent longtemps voler la victoire douteuse :
 Mais la fortune enfin se tourna contre nous,

Si bien qu'Antiochus, percé de mille coups,
 Près de tomber aux mains d'une troupe ennemie,
 Lui voulut dérober les restes de sa vie,
 Et, préférant aux fers la gloire de périr,
 Lui-même par sa main acheva de mourir.
 La reine, ayant appris cette triste nouvelle,
 En reçut tôt après une autre plus cruelle:
 Que Nicanor vivait; que, sur un faux rapport,
 De ce premier époux elle avait cru la mort;
 Que, piqué jusqu'au vif contre son hyménée,
 Son âme à l'imiter s'était déterminée;
 Et que, pour s'affranchir des fers de son vainqueur,
 Il allait épouser la princesse sa sœur.
 C'est cette Rodogune, où l'un et l'autre frère
 Trouve encor les appas qu'avait trouvés leur père.
 La reine envoie en vain pour se justifier;
 On a beau la défendre, on a beau le prier,
 On ne rencontre en lui qu'un juge inexorable;
 Et son amour nouveau la veut croire coupable:
 Son erreur est un crime; et, pour l'en punir mieux,
 Il veut même épouser Rodogune à ses yeux,
 Arracher de son front le sacré diadème
 Pour ceindre une autre tête en sa présence même;
 Soit qu'ainsi sa vengeance eût plus d'indignité,
 Soit qu'ainsi cet hymen eût plus d'autorité,
 Et qu'il assurât mieux par cette barbarie
 Aux enfants qui naîtraient le trône de Syrie.
 Mais, tandis qu'animé de colère et d'amour
 Il vient déshériter ses fils par son retour,
 Et qu'un gros escadron de Parthes pleins de joie
 Conduit ces deux amants, et court comme à la proie,
 La reine, au désespoir de n'en rien obtenir,
 Se résout de se perdre ou de le prévenir.
 Elle oublie un mari qui veut cesser de l'être,
 Qui ne veut plus la voir qu'en implacable maître;
 Et, changeant à regret son amour en horreur,
 Elle abandonne tout à sa juste fureur.
 Elle-même leur dresse une embûche au passage,
 Se mêle dans les coups, porte partout sa rage,
 En pousse jusqu'au bout les furieux effets.
 Que vous dirai-je enfin? les Parthes sont défaits:

Le roi meurt, et, dit-on, par la main de la reine;
 Rodogune captive est livrée à sa haine.
 Tous les maux qu'un esclave endure dans les fers
 Alors sans moi, mon frère, elle les eût soufferts.
 La reine, à la gêner prenant mille délices,
 Ne commettait qu'à moi l'ordre de ses supplices;
 Mais, quoi que m'ordonnât cette âme toute en feu,
 Je promettais beaucoup et j'exécutais peu.
 Le Parthe cependant en jure la vengeance;
 Sur nous à main armée il fond en diligence,
 Nous surprend, nous assiège, et fait un tel effort,
 Que, la ville aux abois, on lui parle d'accord.
 Il veut fermer l'oreille, enflé de l'avantage;
 Mais, voyant parmi nous Rodogune en otage,
 Enfin il craint pour elle et nous daigne écouter;
 Et c'est ce qu'aujourd'hui l'on doit exécuter.
 La reine de l'Égypte a rappelé nos princes
 Pour remettre à l'ainé son trône et ses provinces.
 Rodogune a paru, sortant de sa prison,
 Comme un soleil levant dessus notre horizon.
 Le Parthe a décampé, pressé par d'autres guerres
 Contre l'Arménien qui ravage ses terres;
 D'un ennemi cruel il s'est fait notre appui;
 La paix finit la haine, et, pour comble aujourd'hui,
 Dois-je dire de bonne ou mauvaise fortune?
 Nos deux princes tous deux adorent Rodogune.

TIMAGÈNE.

Sitôt qu'ils ont paru tous deux en cette cour,
 Ils ont vu Rodogune, et j'ai vu leur amour;
 Mais comme étant rivaux nous les trouvons à plaindre,
 Connaissant leur vertu je n'en vois rien à craindre.
 Pour vous qui gouvernez cet objet de leurs vœux...

LAONICE.

Je n'ai point encor vu qu'elle aime aucun des deux.

TIMAGÈNE.

Vous me trouvez mal propre à cette confidence;
 Et peut-être à dessein je la vois qui s'avance.
 Adieu: je dois au rang qu'elle est prête à tenir
 Du moins la liberté de vous entretenir.

SCÈNE V. — RODOGUNE, LAONICE.

RODOGUNE.

Je ne sais quel malheur aujourd'hui me menace,
Et coule dans ma joie une secrète glace :
Je tremble, Laonice, et te voulais parler,
Ou pour chasser ma crainte, ou pour m'en consoler.

LAONICE.

Quoi! madame, en ce jour pour vous si plein de gloire?

RODOGUNE.

Ce jour m'en promet tant, que j'ai peine à tout croire.
La fortune me traite avec trop de respect;
Et le trône et l'hymen, tout me devient suspect.
L'hymen semble à mes yeux cacher quelque supplice,
Le trône sous mes pas creuser un précipice;
Je vois de nouveaux fers après les miens brisés,
Et je prends tous ces biens pour des maux déguisés :
En un mot, je crains tout de l'esprit de la reine.

LAONICE.

La paix qu'elle a jurée en a calmé la haine.

RODOGUNE.

La haine entre les grands se calme rarement;
La paix souvent n'y sert que d'un amusement;
Et, dans l'état où j'entre, à te parler sans feinte,
Elle a lieu de me craindre, et je crains cette crainte.
Non qu'enfin je ne donne au bien des deux États
Ce que j'ai dû de haine à de tels attentats :
J'oublie et pleinement toute mon aventure;
Mais une grande offense est de cette nature,
Que toujours son auteur impute à l'offensé
Un vif ressentiment dont il le croit blessé ;
Et, quoiqu'en apparence on les réconcilie,
Il le craint, il le hait, et jamais ne s'y fie ;
Et, toujours alarmé de cette illusion,
Sitôt qu'il peut le perdre il prend l'occasion.
Telle est pour moi la reine.

LAONICE.

Ah! madame, je jure

Que par ce faux soupçon vous lui faites injure.
Vous devez oublier un désespoir jaloux

Où força son courage un infidèle époux.
Si, teinte de son sang et toute furieuse,
Elle vous traita lors en rivale odieuse,
L'impétuosité d'un premier mouvement
Engageait sa vengeance à ce dur traitement ;
Il fallait un prétexte à vaincre sa colère,
Il y fallait du temps, et, pour ne rien vous taire,
Quand je me dispensais à lui mal obéir,
Quand en votre faveur je semais la trahir,
Peut-être qu'en son cœur plus douce et repentie
Elle en dissimulait la meilleure partie ;
Que, se voyant tromper, elle fermait les yeux,
Et qu'un peu de pitié la satisfaisait mieux.
A présent que l'amour succède à la colère,
Elle ne vous voit plus qu'avec des yeux de mère ;
Et si de cet amour on la voyait sortir,
Je jure de nouveau de vous en avertir :
Vous savez comme quoi je vous suis tout acquise.
Le roi souffrirait-il d'ailleurs quelque surprise?

RODOGUNE.

Qui que ce soit des deux qu'on couronne aujourd'hui,
Elle sera sa mère, et pourra tout sur lui.

LAONICE.

Qui que ce soit des deux, je sais qu'il vous adore :
Connaissant leur amour, pouvez-vous craindre encore?

RODOGUNE.

Oui, je crains leur hymen, et d'être à l'un des deux.

LAONICE.

Quoi! sont-ils des sujets indignes de vos feux?

RODOGUNE.

Comme ils ont même sang avec pareil mérite,
Un avantage égal pour eux me sollicite ;
Mais il est malaisé dans cette égalité
Qu'un esprit combattu ne penche d'un côté.
Il est nœuds secrets, il est des sympathies,
Dont par le doux rapport les âmes assorties
S'attachent l'une à l'autre, et se laissent piquer
Par ces je ne sais quoi qu'on ne peut expliquer.
C'est par là que l'un d'eux obtient la préférence ;
Je crois voir l'autre encore avec indifférence ;
Mais cette indifférence est une aversion.

Lorsque je la compare avec ma passion.
Étrange effet d'amour ! incroyable chimère !
Je voudrais être à lui si je n'aimais son frère ;
Et le plus grand des maux toutefois que je crains,
C'est que mon triste sort me livre entre ses mains.

LAONICE.

Ne pourrai-je servir une si belle flamme ?

RODOGUNE.

Ne crois pas en tirer le secret de mon âme :
Quelque époux que le ciel veuille me destiner,
C'est à lui pleinement que je veux me donner.
De celui que je crains si je suis le partage,
Je saurai l'accepter avec même visage ;
L'hymen me le rendra précieux à son tour,
Et le devoir fera ce qu'aurait fait l'amour,
Sans crainte qu'on reproche à mon humeur forcée
Qu'un autre qu'un mari règne sur ma pensée.

LAONICE.

Vous craignez que ma foi vous l'ose reprocher !

RODOGUNE.

Que ne puis-je à moi-même aussi bien le cacher !

LAONICE.

Quoi que vous me cachiez, aisément je devine ;
Et, pour vous dire enfin ce que je m'imagine,
Le prince...

RODOGUNE.

Garde-toi de nommer mon vainqueur :
Ma rougeur trahirait les secrets de mon cœur
Et je te voudrais mal de cette violence
Que ta dextérité ferait à mon silence ;
Même, de peur qu'un mot par hasard échappé
Te fasse voir ce cœur et quels traits l'ont frappé,
Je romps un entretien dont la suite me blesse :
Adieu : mais souviens-toi que c'est sur ta promesse
Que mon esprit reprend quelque tranquillité.

LAONICE.

Madame, assurez-vous sur ma fidélité.

ACTE SECOND.

SCÈNE I. — CLÉOPATRE.

Serments fallacieux, salutaire contrainte,
Que m'imposa la force et qu'accepta ma crainte,
Heureux déguisements d'un immortel courroux,
Vains fantômes d'État, évanouissez-vous !
Si d'un péril pressant la terreur vous fit naître,
Avec ce péril même il vous faut disparaître,
Semblables à ces vœux dans l'orage formés,
Qu'efface un prompt oubli quand les flots sont calmés.
Et vous, qu'avec tant d'art cette feinte a voilée,
Recours des impuissants, haine dissimulée,
Digne vertu des rois, noble secret de cour,
Éclatez, il est temps, et voici notre jour.
Montrons-nous toutes deux, non plus comme sujettes,
Mais telle que je suis et telle que vous êtes.
Le Parthe est éloigné, nous pouvons tout oser :
Nous n'avons rien à craindre et rien à déguiser ;
Je hais, je règne encor. Laissons d'illustres marques
En quittant, s'il le faut, ce haut rang des monarques .
Faisons-en avec gloire un départ éclatant,
Et rendons-le funeste à celle qui l'attend.
C'est encor, c'est encor cette même ennemie
Qui cherchait ses honneurs dedans mon infamie,
Dont la haine à son tour croit me faire la loi,
Et régner par mon ordre et sur vous et sur moi.
Tu m'estimes bien lâche, imprudente rivale,
Si tu crois que mon cœur jusque-là se ravale,
Qu'il souffre qu'un hymen qu'on t'a promis en vain
Te mette ta vengeance et mon sceptre à la main.
Vois jusqu'ouï m'emporta l'amour du diadème,
Vois quel sang il me coûte, et tremble pour toi-même :
Tremble, te dis-je ; et songe, en dépit du traité,
Que, pour t'en faire un don, je l'ai trop acheté.